

Lettre de D'Alembert à Frédéric II, 29 juin 1781

Expéditeur(s) : D'Alembert

Les pages

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

2 Fichier(s)

Relations entre les documents

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Citer cette page

D'Alembert, Lettre de D'Alembert à Frédéric II, 29 juin 1781, 1781-06-29

Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 12/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/dalembert/items/show/720>

Informations sur le contenu de la lettre

IncipitJe crois Votre Majesté revenue maintenant...

RésuméRép. à la l. du 28 mai. Il souffre non d'hypocondrie, mais de dépérissement dû à l'âge. Le prince de Salm. Contrastes dans la nation française, guerre ruineuse, réédification de l'Opéra incendié, retraite récente de Necker. Joseph II incognito à Versailles. Il va accorder la liberté de conscience aux juifs, tolérance dont Fréd. II a donné l'exemple.

Justification de la datationNon renseigné

Numéro inventaire81.34

Identifiant939

NumPappas1863

Présentation

Sous-titre1863

Date1781-06-29

Mentions légales

Brevis XXV, 238, pp. 190-191
29 juillet 1781 D'Alembert à Frédéric II

Paris 1783
Inv. 939

190

I. CORRESPONDANCE DE FRÉDÉRIC

238. DE D'ALEMBERT.

Paris, 29 juillet 1781

Sire,

Je crois Votre Majesté revenue maintenant de toutes ses courses militaires, et sédentaire dans sa retraite philosophique. Je m'empresse donc d'avoir l'honneur de répondre à sa dernière et charmante lettre, malgré l'impression qui me reste encore de deux ou trois accès de fièvre qui m'ont laissé de la faiblesse, mais qui peut-être m'auront fait quelque bien d'ailleurs, en me délivrant comme disent les médecins, de quelque matière péccante et morbillique. Les excellentes leçons que V. M. veut bien me donner sur l'hypocondrie, ou hypocondrerie, plus élégamment appelée vapeurs, me font craindre, pour l'honneur de ma raison, que V. M. ne me croie attaqué de cette maladie: je la puis assurer qu'il n'en est rien, et que je vois d'un œil assez froid et philosophique le déperissement de mes facultés corporelles et intellectuelles. Comme ce déperissement est une suite de mon âge de soixante-quatre ans, des longs travaux dont ma pauvre tête est fatiguée, car toutes les têtes, Sire, et surtout la mienne, ne sont pas de la même trempe que la vôtre, je me console en pensant que tel est le sort de la condition humaine, et que celui qui, comme moi, chemine lentement vers l'autre monde sans souffrir beaucoup d'esprit ni de corps est encore une des créatures humaines les mieux partagées par la divine providence.

Je n'ai pas le bonheur, Sire, de connaître, même de vue, le prince de Salm dont V. M. me fait l'honneur de me parler; la vie que je mène me prive de l'avantage de rencontrer cette élégante espèce; mais des personnes qui connaissent ce prince m'en ont parlé exactement sur le même ton que V. M. Les sentiments qu'il lui a inspirés sont exactement les mêmes dont il est honoraire à Paris par le peu de gens raisonnables avec lesquels il se rencontre quelquefois. Ce sont, Sire, ces messieurs-là qui laissent aux étrangers une idée si favorable de la nation française, qui, pour son honneur, ne leur ressemble pas tout entière; car je ne connais point de pays où il n'y ait à la fois dans le même peuple deux so-

sons plus différentes et plus évidemment distinguées, qui n'ont entre elles rien de commun, comme ces rivières qui, depuis leur confluent jusqu'à une très-grande distance, coulent l'une auprès de l'autre sans se mêler. Ce sujet, Sire, fournirait beaucoup: mais tout cela ne serait bon à dire qu'à l'oreille de V. M., et malheureusement j'en suis trop loin. Je puis seulement me permettre de lui dire, pour échantillon de notre double caractère national, que, d'un côté, les bons citoyens et les gens sages ne désirent que la fin d'une guerre jusqu'à présent très-ruineuse sans beaucoup d'avantages, et que, de l'autre, tous nos agréables ne sont occupés que de la prompte réédification de l'Opéra, qui vient de brûler de fond en comble. V. M. s'amuserait fort aussi à tous les propos contradictoires qu'elle entendrait, dans nos sociétés, sur la retraite récente de M. Necker, autre matière à grandes réflexions, mais qui ne doivent pas non plus passer par le canal des honnêtes commis qui lisent les lettres aux postes, et qui Dieu conserve les yeux, dont ils font un si digne et si noble usage.

Le César Joseph, comme V. M. l'appelle, est actuellement, dit-on, incognito à Versailles, ou doit y arriver incessamment sans se montrer à Paris. On raisonne ou bavarde beaucoup sur l'objet de son voyage: si c'est, comme on dit, pour négocier la paix. Dieu veuille l'exaucer et l'entendre! Il me semble, à en juger par les nouvelles publiques, que ce prince malmène un peu le saint-père, et sa livrée, tant monastique que séculière; il va même, dit-on, jusqu'à accorder aux juifs la liberté de conscience et l'état de citoyen, ce que les augustes empereurs ses ancêtres auraient regardé comme le plus grand des crimes. C'est à vous, Sire, que l'humanité et la philosophie doivent rendre grâces de tout ce que les souverains font et feront encore pour favoriser la tolérance et réprimer la superstition; car c'est V. M. qui leur a donné la première ce grand exemple, si beau et si facile pour l'à imiter, et qu'ils ont néanmoins encore imité si peu. Prions-toi des rois, comme dit la sainte Ecriture, que Leurs Majestés instruisent et s'éclairent!

Je suis avec la plus profonde et la plus tendre vénération, etc.